

## BIBLIOGRAPHIE

SCHMIDER, Béatrice. Les industries lithiques du Paléolithique supérieur en Ile-de-France. VI<sup>e</sup> supplément à « Gallia Préhistoire », C.N.R.S. Paris, 1971, 220 p.

Les synthèses régionales sont très en vogue. La série des suppléments à Gallia Préhistoire en est un bon exemple. Au moment où la préhistoire se détache de plus en plus de ses anciennes méthodes de recherche, il est important de rassembler tout ce que nous connaissons d'une région bien délimitée. En effet, celui qui veut se former une idée de l'ensemble des sites préhistoriques et de leurs implications régionales bute contre une littérature très dispersée et de valeur inégale. Des synthèses comme celle de Béatrice SCHMIDER nous dispensent de ce travail fastidieux en nous présentant un *status quaestionis* bien équilibré, un instrument de travail valable.

L'objet de cette étude est essentiellement la description des industries lithiques qui s'est effectuée selon la méthode de D. DE SONNEVILLE-BORDES et J. PERROT. En effet dans la région étudiée, d'autres éléments font pratiquement défaut.

Dans un aperçu de la répartition géographique du Paléolithique supérieur en Ile-de-France, l'auteur fait remarquer que la concentration de l'habitat dans les zones sableuses en est un des traits dominants. Il n'existe nulle part des stations à stratigraphie complexe.

Le chapitre II traite du Périgordien supérieur, qui semble être la plus ancienne industrie du Paléolithique supérieur en cette région. La vallée du Loing a fourni l'outillage le plus riche. Plusieurs faciès semblent représentés. Le gisement principal du Cirque de La Patrie peut être mis en parallèle avec le Périgordien VI de Laugerie-Haute. Un autre, avec des pointes à soie, est à comparer au gisement de Maisières-Canal (Périgordien hennuyer, cf. J. DE HEINZELIN, 1971).

Le troisième chapitre décrit l'industrie de divers sites badegouliens (Magdalénien I), dont le plus important est sans aucun doute celui du Beauregard sur la rive droite du Loing. L'auteur pense qu'il n'y a pas de filiation directe entre le Périgordien supérieur et le Badegoulien. Elle est également en faveur de l'originalité foncière du Badegoulien par rapport au Magdalénien.

Le Magdalénien (chapitre IV) est la culture la mieux représentée en Ile-de-France. Il apparaît sous trois faciès principaux : Pincevent 1, Pincevent 2 et Gros-Monts I. Le Magdalénien des Gros-Monts I étant plus proche du Magdalénien classique, l'auteur croit y voir l'origine des deux faciès culturels découverts à Pincevent. Il s'agirait chaque fois de Magdalénien supérieur et non terminal, aucun de ces sites ne semblant engagé dans un processus d'évolution vers le Mésolithique.

Le chapitre V donne les premiers résultats de l'étude de l'industrie des Blanchères qui apporte des éléments nouveaux concernant la présence en Ile-de-France de cultures épipaléolithiques dont les témoins étaient jusqu'alors mal connus. L'auteur croit que ce gisement ainsi que celui d'Évreux s'apparentent aux groupes à «*Federmesser*» et plus spécialement au Tjongérien. Elle n'exclut pourtant pas que l'Épipaléolithique prenne ses racines dans le Magdalénien de l'Ile-de-France.

Dans le dernier chapitre l'auteur fait une tentative de chronologie relative et un essai de reconstitution du milieu naturel durant le Paléolithique supérieur. Selon l'auteur, les éléments de chronologie relative et les données climatiques sont peu nombreux. Ce chapitre est donc très court.

Le volume est abondamment illustré de 109 figures, représentant un grand nombre d'artéfacts, six graphiques cumulatifs et quelques cartes. Une dizaine de tableaux donne l'inventaire total des ensembles les plus importants. Une abondante bibliographie et un index des sites augmentent considérablement l'intérêt de ce volume.

La présentation de l'ensemble est soignée bien que certains dessins soient parfois de valeur inégale. La description de l'outillage est consciencieuse et précise.

Le point faible de cette œuvre est sans aucun doute l'évaluation géologique de la position stratigraphique des industries. Ceci tient d'ailleurs essentiellement à l'état très archaïque des recherches sur le terrain. En plus, la stratigraphie géologique que nous ont présentée les divers fouilleurs est entièrement déficiente. Le plus souvent nous ne possédons que des stratigraphies schématiques (fig. 5, 16, 20 et 59), qui semblent parfois être une construction de l'esprit plutôt que le dessin d'une vraie coupe.

Pour le site de Gros-Monts I (p. 120) par exemple, la stratigraphie se résume en une indication, d'une façon d'ailleurs assez vague, de la couleur du sable sans aucune indication ni de structure ou de texture, ni de l'une ou l'autre altération, ni de sa mise en place. Il est donc impossible de savoir si oui ou non l'industrie de la couche 3 doit être assimilée à l'industrie de la couche 4. Si, en effet, ces couches correspondent aux différents horizons d'un podzol, elles n'ont aucune signification chrono-stratigraphique puisque la différenciation dans le sable s'est effectuée après l'occupation du site et la sédimentation du sable couvrant — probablement plusieurs millénaires plus tard (à partir de l'Atlantique ?). Dans ce cas les fouilleurs avaient raison de ne pas distinguer l'industrie des couches 3 et 4. Si par contre les couches 3 et 4 sont deux dépôts originalement différents, il faudra se demander quelle en est la signification. Dans ce cas-ci le mélange de l'industrie de la couche 3 avec celle de la couche 4 fausserait entièrement l'étude statistique (fig. 76) de l'industrie.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement pour ce site que les problèmes stratigraphiques ne sont pas discutés. En décrivant les fouilles Vignard de sites magdaléniens dans les Bois des Beaugards, l'auteur signale, en renvoyant à la fig. 16, que le Magdalénien se situe à la partie supérieure du sable jaune loessique. Dans la coupe théorique de la fig. 16, il n'est question que de sable jaunâtre. On aimerait bien savoir si, oui ou non, ce sable est

loessique ! Il serait en effet important de situer l'occupation magdalénienne par rapport à l'élément loessique dans la région.

Selon l'auteur (p. 25, p. 61 ; p. 185), F. BORDES aurait établi dans la carrière de la rue Mons-Yvry à Villejuif, la position du Périgordien supérieur dans un cailloutis à la base de son loess récent IIIb, daté du milieu de son Würm III. Si pourtant on analyse l'argumentation de F. BORDES (1954, p. 32) au sujet de la position de cette industrie très pauvre qui présente des affinités avec le Périgordien, on remarque que cette argumentation est beaucoup plus nuancée. En effet, G. BORDES émet seulement la possibilité que le limon de la couche 3 puisse appartenir à la première partie du dernier loess récent. Pour émettre cette hypothèse, il se base sur les travaux de V. COMMONT dans la région de la Somme où le loess surmontant une pareille industrie est le dernier loess récent. S'il est absolument valable et logique que F. BORDES, en étudiant une vaste région, extrapole les stratigraphies de la Somme vers le sud, cela n'est nullement le cas pour B. SCHMIDER qui veut justement essayer de dater le Périgordien supérieur dans la région de l'Ile-de-France. Ce qui pour cette étude est capital au point de vue stratigraphique, c'est de pouvoir prouver qu'ici comme dans d'autres régions ce Périgordien supérieur se trouve également à la base de ce qui est appelé le loess récent IIIb. Si pourtant l'auteur accepte d'avance la contemporanéité du Périgordien supérieur dans la région de la Somme et de l'Ile-de-France nous ne voyons plus aucune nécessité de faire des études stratigraphiques puisque tout est déjà prouvé depuis longtemps.

L'auteur est favorable (p. 167) à l'hypothèse de voir dans le faciès magdalénien de Lumigny et celui de Pincevent n° 1 les racines du Hambourgien. Ceci nous semble très peu probable étant donné que, d'après les publications originales de A. RUST (qui n'a reçu aucune référence dans la bibliographie !), l'Hambourgien date du Dryas le plus ancien tandis que toutes les dates  $^{14}\text{C}$  de Pincevent situent cette industrie aux environs de l'Allerød ou dans une période plus récente (l'auteur ne mentionne que les dates — sans références des laboratoires — qui cadrent avec l'Allerød).

Sur des bases typologiques on pourrait éventuellement accepter que l'industrie des Blanchères se place parmi les industries post-magdaléniennes (p. 177). Si pourtant cette industrie des Blanchères se rapproche beaucoup de l'industrie de Lommel, il ne faut pas oublier que Lommel I et probablement aussi Lommel III sont datés de l'Allerød ou du tout début du Dryas récent (F. GULLENTOPS, 1956). Ceci laisse une possibilité de contemporanéité entre Lommel, les Blanchères et Pincevent. Nous acceptons pourtant que, dans nos régions de Belgique et de Hollande, il nous reste un travail énorme à faire afin de préciser la position chronostratigraphique des industries épipaléolithiques. Celles-ci semblent parfois avoir persisté assez longuement comme p. ex. le Tjongérien de Meer avec plusieurs dates  $^{14}\text{C}$  aux environs de 7.000 BC (F. VAN NOTEN, 1967).

Il aurait été profitable que l'auteur signale les figures qu'elle a reprises d'autres publications. Cela aurait permis de mieux juger ce qui est

un matériel nouvellement publié. Ainsi p. ex. ses fig. 18 et 19 ont été prises chez F. BORDES 1954 (respectivement la fig. 1 et la fig. 10).

En insistant sur la nécessité de prospections systématiques de la région, étant donné que l'Ile-de-France n'a guère fait l'objet d'investigations scientifiques (p. 193) l'auteur est bien consciente des grandes lacunes qui restent à combler avant que nous puissions comprendre ce qui s'y est passé durant le Paléolithique supérieur.

B. SCHMIDER a osé faire ce travail ingrat que de construire, à partir de fouilles pour lesquelles elle n'est pas responsable, un tableau d'ensemble des industries du Paléolithique supérieur en Ile-de-France. Ce tableau est bien sûr incomplet, mais il fournira la base pour des recherches renouvelées. Nous espérons et souhaitons que l'auteur puisse nous présenter au cours des années suivantes des précisions qui seront d'autant plus bienvenues, qu'elles nous viennent du cœur de la France, mère de la Préhistoire.

P. VERMEERSCH.

Aangesteld Navorsers N.F.W.O.

CONSTANDE-WESTERMANN, T.S. *Coefficients of biological distance*. Oosterhout N.B. Bredaseweg, 42 (Netherlands), Anthropological Publications, 1972, 142 pages, 83 références bibliographiques. (Prix : 25 florins).

Les progrès les plus significatifs de l'anthropologie se sont effectués dans deux domaines ; le premier est l'intégration des données de la génétique et le second est l'introduction de méthodes rigoureuses et diversifiées pour l'interprétation des données. C'est à ce second domaine qu'appartient l'ouvrage de T. S. Constandse-Westermann.

Les anthropologistes ont en effet eu le mérite de se rendre très rapidement compte que la méthode dichotomique de la classification linnéenne était dépourvue de signification sur le plan biologique ; ils ont donc multiplié les tentatives pour donner une mesure des différences biologiques qui existent entre deux populations. La question est devenue très complexe parce qu'il n'existe pas de méthode absolue et que chaque problème appelle un mode de traitement qui est fonction du problème lui-même. C'est pourquoi la synthèse réalisée par T. S. Constandse nous semble si importante.

La portée de cette synthèse se trouve accrue par la présentation particulièrement claire qui en est faite : elle constitue une introduction aisée à la littérature spécialisée se rapportant à ces questions. L'outil mathématique indispensable, symboles, opérations sur les matrices et sur les vecteurs, est présenté en une vingtaine de pages.

L'auteur aborde alors les coefficients basés sur des données quantitatives. Sans négliger les coefficients imaginés autrefois par Czekanowski et Pearson notamment, la part principale est, comme il se doit, consacrée au  $D^2$  de Mahalanobis et aux modifications qui en ont été proposées par Salomé, Rightmire et Van Vark.

Ensuite sont traités les coefficients de distance basés sur des données qualitatives : la situation est, dans ce domaine, beaucoup plus complexe et aussi plus confuse car les développements récents proposés pour ces coefficients n'ont pas encore abouti à mettre clairement en évidence les rapports qui les unissent. Disons que l'analyse qui nous en est donnée, constitue une contribution à l'exploitation de ces coefficients dont chacun saisira le caractère essentiel puisqu'ils s'appliquent notamment aux fréquences géniques.

Quelques pages consacrées aux coefficients combinant des données quantitatives et qualitatives terminent l'ouvrage et montrent surtout que de très nombreux problèmes restent à résoudre.

Toutes les méthodes sont illustrées au moyen d'exemples qui aident à la compréhension mais l'ouvrage est bien autre chose qu'un livre de recettes car l'auteur n'hésite pas à souligner les difficultés que présente à l'heure actuelle l'interprétation des résultats. Il n'est pas douteux que le livre de T. S. Constandse peut contribuer dans une large mesure à diffuser l'emploi des coefficients de distance biologique et à susciter des applications de plus en plus nombreuses.

C'est là le point essentiel car l'anthropologie ne peut espérer trouver une réponse au problème de la différenciation des populations humaines qu'au travers des résultats expérimentaux.

André LEGUEBE.

WEINER, J. S. et J. HUIZINGA (Edit.). *The assessment of population affinities in man*. Oxford, Clarendon Press, VIII + 224 p. (Prix : £6.00).

Étant donné l'importance que revêt la comparaison des populations pour l'anthropobiologiste, les éditeurs ont cru souhaitable de rassembler une série de contributions faisant l'inventaire des techniques actuellement disponibles, précisant leurs fondements mathématiques, les illustrant au moyen d'applications à des ensembles de populations, ceci avec l'espoir d'encourager une utilisation plus générale des méthodes les mieux adaptées à cet objet.

Si cet ouvrage, par sa nature et par son objectif, est différent du précédent, il le complète de façon très heureuse : en quelque sorte, il constitue une démonstration des possibilités offertes par les calculs de distance et il apporte les nombreux résultats qui nous sont si nécessaires pour mieux comprendre le problème de la différenciation des populations.

Gower dresse d'abord un tableau général des mesures de distance taxonomique en essayant de montrer les multiples directions dans lesquelles les recherches s'étendent actuellement. Sanghvi et Balakrishnan comparent les résultats obtenus pour trois distances génétiques (B, G et E) relatives à sept populations du Gujarat. Edwards et Cavalli-Sforza développent la méthode de Bhattacharyya et montrent que la projection stéréographique conduit à la meilleure représentation euclidienne. Malyutov, Passekov et Rychkov proposent un arbre phylogénétique de populations sibériennes à partir de données sur les groupes sanguins

dans l'hypothèse de la dérive génique par une méthode qu'ils considèrent plus simple que celle de Cavalli Sforza.

Spuhler compare, pour 21 groupes nord-américains, les données de la génétique avec celles de la glottochronologie. Hiernaux applique une distance qu'il a définie et qui permet de tenir compte du plus grand nombre possible de variables, à un ensemble de 101 populations de l'Afrique sub-saharienne. Gomila montre, sur les Bedik du Sénégal, quel parti on peut tirer du coefficient de Penrose pour une analyse des variations intra- et interpopulationnelles. Constandse-Westermann traite les populations d'Europe occidentale par la méthode de Sanghvi ( $\chi^2$  ou  $G^2$ ) ; si les résultats auxquels elle aboutit ne sont pas particulièrement significatifs, il semble que cela est surtout dû au fait que même pour l'Europe occidentale, il existe un manque sérieux de données.

Enfin, Chai applique le  $D^2$  de Mahalanobis d'une part à 11 mesures de la tête et 8 mesures corporelles, d'autre part à 22 caractères des dermatoglyphes prélevés chez les sujets de huit tribus de Formose : il montre notamment que la distance biologique est plus élevée pour les caractères anthropométriques que pour les caractères dermatoglyphiques.

« Assessment of population affinities in man » par la variété des travaux rassemblés, offre à l'anthropologiste une voie d'approche à la fois très diversifiée et particulièrement séduisante de ce chapitre de l'analyse multivariée que constitue l'analyse des distances biologiques.

André LEGUEBE.